

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Oedipe, rue de la Caserne**  
*Un an de sursis pour Timi* de Jacques Fillion

Yolande Grisé

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39868ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

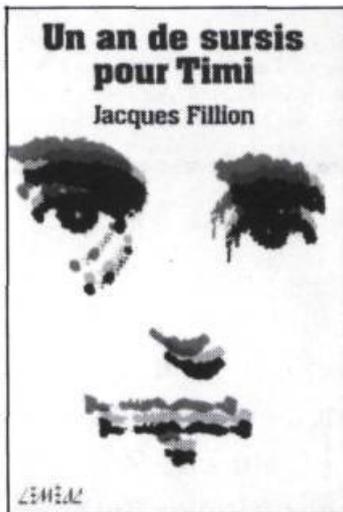
Grisé, Y. (1984). Compte rendu de [Oedipe, rue de la Caserne : *Un an de sursis pour Timi* de Jacques Fillion]. *Lettres québécoises*, (36), 80–80.

# Oedipe, rue de la Caserne

## Un an de sursis pour Timi

de Jacques Fillion

(Éd. Leméac)



Une année, un quartier ouvrier, une rue, la guerre, et plus de cinquante personnages. Voilà les éléments du plus récent roman de Jacques Fillion: *Un an de sursis pour Timi*.

Au fond, l'histoire est simple, bien que délicate. Un jeune homme aime sa mère, «pas comme un fils aime sa mère, mais comme un homme aime sa femme» (p. 148). L'histoire donc d'un amour tabou, d'un amour sacrilège, d'un amour sans avenir surtout, promis à la mort parce qu'incompatible avec les petites normes étroites des mortels. Nous sommes en 1941. Oedipe-Timi, héros adolescent, mourra outre-mer, après avoir connu sa mère. Mais sans avoir tué le père, le vrai. C'est un quelconque rival, et du fils et du père, qui périt dans l'orage qui emporte le cœur, les sens et la vie de Timishashwee Terrassier.

En fait, jusqu'à l'avant-veille du départ de Timi pour l'Europe, l'histoire reste simple. Même si l'anecdote du meurtre de Viateur Dubuque, amoureux transi de Mai, la mère, frise le mélodrame et annonce, en quelque sorte, la chute brutale d'une histoire menée finement jusqu'à ce point. Car il arrive un moment dans le récit où, à l'instar de son jeune héros, l'auteur semble hésiter à atteindre, ou plutôt à maintenir, l'enchantement de l'amour interdit. Tout se passe comme si, troublé lui-même par l'inconscient qu'il dévoile, l'écrivain n'ose plus exprimer l'élan vertigineux de l'adolescent vers l'absolu ou bien encore ne sait plus le libérer suffisamment pour qu'il monte vers la lumière (p. 230), autrement qu'à travers la consommation de la grande passion. C'est ainsi que l'histoire se banalise dans la scène fatale du lit, après avoir basculé du complexe dans le compliqué: purification du bain et de la douche, nudité des corps, tiédeur des draps, précaution du condom, puis arrivée fortuite et retraite stratégique du père, etc. On le voit, s'il est difficile d'aimer, comme le chante le poète, il est

sans doute plus difficile encore de parler d'amour, surtout des amours marginales.

Mais il faut s'empresse d'ajouter, en faveur de l'auteur, que la difficulté de l'entreprise était de taille et que, dans l'ensemble, celui-ci s'en tire plutôt bien, grâce à l'un de ses talents en particulier. En effet, Jacques Fillion a le don de créer des personnages. Des personnages aussi nombreux que divers, tous plus émouvants les uns que les autres, surtout dans leurs revers et leurs travers.

C'est le cas, entre autres, de la pâle Avril, «mince du ventre» et de sa caressante logeuse, Irène Saint-Clair. C'est le cas également de la maternelle Miss Missi, proprio d'un bar où la bande des quatre adolescents voués au cauchemar des tranchées aime à venir boire et se distraire: Bibo, le tombeur de filles, Chonchon, Berlou et Timi, le rêveur. Il y a aussi l'aguichante Méliza, la troublante Anna-Anne à la voix magique, l'exotique Madame Ongaro, diseuse de bonne aventure à qui l'on en vient à reprocher rien de moins que la guerre elle-même. À l'usine de Cyrille Terrassier, la *Quimo*, *Acier* et *Érection*, «un drôle de numéro» dit Le Pirate enrôle à qui mieux mieux les ouvriers dans les bataillons syndicaux de l'avenir. Dans la maison de la rue de la Caserne, les trois soeurs de Timi s'exercent, quant à elles, à la vie tout court: Lydie se voit amputer de son amoureux par une lettre du Ministère tandis que Flore et Émilie fourbissent l'image paternelle d'une admiration inconditionnelle. Et, pendant ce temps, au plus profond du cœur de Timi, tourne inlassablement autour de Mia, la mère, le manège à trois. Le drame couve sous le nez long et fin de Viateur Dubuque, le prétendant assidu mais ignoré, qui rêve, pour sa part, d'un ménage à trois.

Sur cette toile d'amour et de mort, pointent les préoccupations de Jacques Fillion moraliste. Comme dans ses romans antérieurs, que ce soit *Il est bien court*, *le temps des cerises* (1981) ou *Pourquoi cracher sur la lune* (1983) ou encore *Belle journée pour se pendre* (1983), le romancier examine toujours la condition humaine avec une sorte de tendresse résolue. Chez lui, pas de diagnostic cynique; pas de chirurgie cruelle; pas de calmants inutiles, pas de somnifères indifférents. Pas de blâme non plus. Mais une sorte d'entêtement lucide à initier autrui au grand secret de la vie: «Le salut vient toujours de l'intérieur.» (p. 151). À cet égard, la présence fréquente de l'Indien et l'omniprésence de la nature, de la montagne surtout, donnent aux narrations de Jacques Fillion une allure mythique.

Comme une martre prise au piège se ronge la patte et s'enfuit, ainsi toute vie est à elle-même sa bonne étoile, dit l'auteur. On verra vers ce livre comme vers une lumière dans la nuit. □

Yolande Grisé



ver que Groulx n'était pas raciste? Nous ne pensons pas que Groulx fût raciste, mais *L'Appel de la race* l'est certainement.

Le plus long article — et combien minutieusement poursuivi — Pierre Savard le consacre à «L'Implantation du scoutisme au Canada français». Problème intéressant. En effet, «comment un mouvement né dans la Grande-Bretagne impérialiste, et lancé en sus par un général protestant, peut-il séduire des responsables de l'éducation au Canada français entre 1920 et 1940 en un temps où le confessionnalisme et le nationalisme imprègnent plus que jamais les idéologies et les pratiques?» (p. 208).

Lancé en 1908 par Robert Baden-Powell (+ 1941), le scoutisme se répand comme une traînée de poudre dans les Îles Britanniques, les Dominions et dans des pays comme la France, la Belgique et l'Italie. En 1922, il y avait un million de scouts dans 31 pays. Les résistances proviennent du Canada français catholique qui, sous la plume du Cardinal Villeneuve et du Père J.-J. Plamondon désapprouvent le mouvement scout protestant pour les catholiques. Mais bientôt a lieu le déblocage. En 1925, le scoutisme est autorisé par les plus hautes autorités catholiques. Groulx lui-même y voit une merveilleuse méthode d'éducation. En 1972, la création de l'Association des Scouts du Canada sera ouverte aux Canadiens français de l'ensemble du pays. Mais, à côté des grands mouvements d'action catholique (JAC, JEC, JOC), le scoutisme ne sera jamais un mouvement de masse. M. Savard montre que le scoutisme refusera avec raison de s'identifier aux dictatures totalitaires.

Telles sont les grandes lignes du travail précis de M. Savard, indispensable pour l'histoire du scoutisme.

Comme pour nous reposer des lignes sévères de M. Savard, Luc Lacoursière commente, à la toute fin du volume, la version inédite d'un conte de la collection de Marius Barbeau, intitulé «Les Animaux et le Géant déjoués par l'homme».

Un *Index général* double la valeur de ce No 43 des *Cahiers des Dix*.

Paul Gay

1. *Les Cahiers des Dix*, No. 43, Québec, Les Éditions La Liberté, 1983, 306 p.